

CECI N'EST PAS UN PARADIS

MAY TELMISSANY
TRADUIT PAR MONA LATIF-GHATTAS

**MÉMOIRE
D'ENCRIER**



May Telmissany

CECI N'EST PAS UN PARADIS

Chroniques nomades

Traduit de l'arabe (Égypte) par Mona Latif-Ghattas

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

A cappella, traduit de l'arabe par Richard Jacquemond, Paris, Sindbad / Actes Sud, 2012.

Héliopolis, traduit de l'arabe par Mona Latif-Ghattas, Paris, Sindbad / Actes Sud, 2002.

Doniazade, traduit de l'arabe par Mona Latif-Ghattas, Paris, Sindbad / Actes Sud, 2000.

Le bonheur terne c'est de se trouver éternellement
où les chemins divergent.

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

OCTOBRE

La nouvelle année débute en octobre, quand les arbres commencent à se dépouiller de leurs feuilles et que je sens l'année en cours tirer à sa fin. L'automne en soi en est un prélude. Au nord de la Terre, la mort des arbres ou leur hibernation s'esquisse en octobre. C'est aussi le mois où l'on réveille les dossiers endormis, où l'on règle les factures négligées. Si l'on est de nature optimiste, et je le suis, l'automne est la saison où l'on s'allèche de nouveaux projets que l'on veut prometteurs. Ainsi, octobre devient le Nouvel An de ceux qui ont l'aptitude aux bilans personnels et qui planifient l'avenir proche et lointain, considérant que le planning en soi permet de parcourir la moitié du chemin vers la réussite, et que les vents amènent parfois ce que ne souhaitent pas les navires. Se bousculent dans ma tête les travaux demeurés en suspens et je sens qu'il me faut fixer une date butoir afin de les achever avant la fin de l'année, habitée soudain par un sentiment d'urgence et ne pouvant imaginer les reporter jusqu'à janvier ou février.

En octobre, je fais un bilan personnel serré en ce qui a trait à mes relations sociales. J'imagine que les parents et amis m'en veulent pour mon silence. Et comme ma mère assume en mon nom le devoir de prendre des nouvelles de certains, je me souviens de ceux à qui je n'ai pas parlé depuis longtemps et je décroche le récepteur ou j'allume

l'ordinateur pour donner signe de vie (le mot est magique au téléphone : Hey, quelles nouvelles?). En réalité, je suis allergique au bavardage téléphonique, contrairement à d'autres femmes qui s'y complaisent allègrement. Chaque fois que sonne le téléphone ou le portable, je me sens menacée. C'est comme si l'insistance de la sonnerie m'obligeait à répondre à un moment inopportun, de ces moments où je ne souhaite parler à personne. Aussi je préfère utiliser le courriel, concis, conçu spécialement pour la correspondance prolongée dans le temps, qui ne déclenche pas de reproches immédiats même si le message reste provisoirement sans réponse.

Ainsi, dès que décembre arrive et que débute le compte à rebours, j'ai le sentiment que nous avons fêté le Nouvel An depuis un moment déjà et que sa célébration en décembre n'est qu'une sorte de récolte. Au cours des mois d'octobre et de novembre, j'ai classé mes papiers et contacté mes amis pour prendre de leurs nouvelles en leur souhaitant une bonne année. Ils ne comprennent pas toujours le but de l'appel ni la raison du souhait. J'ai aussi fini de prendre vigoureusement les résolutions qui s'imposent pour changer ma vie et réparer les ratés au cours de l'année à venir. Je sais d'ores et déjà que j'en accomplirai à peine la moitié.

En octobre, on se prépare au jour de l'An comme on projette un voyage. La joie réelle réside dans la distance qui sépare la décision de partir et le départ lui-même. Comme si le plus excitant n'était pas d'atteindre le but, mais de cheminer pour y parvenir. Et bien que l'instant d'arrivée soit le symbole essentiel de la réussite au sens le plus large du terme, il a le goût du repos du guerrier. Une halte temporaire avant que ne reprenne le combat.

Au Canada, où je vis depuis dix ans, la nature automnale incite à l'organisation. On se prépare à la rudesse de l'hiver. Mais en même temps l'automne invite au relâchement, voire à la paresse. Vendredi dernier, je suis sortie (et c'est plutôt rare) dans le jardin à l'arrière de ma maison. Le jardin s'ouvre sur une forêt qui s'étend jusqu'au bas de la colline. Dans mon quartier, les maisons ont deux jardins, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière, dépourvus de clôtures. Mes sens affûtés accueillent la délicatesse et la tristesse de l'automne qui recouvre la terre, et l'approche du jour de l'An m'inonde de questions existentielles sans queue ni tête. Pour les Canadiens, le vendredi est un jour de travail. Pour moi c'est congé, sauf que par sentiment de culpabilité je n'ai pas cessé de travailler, ou alors c'est à cause de la forte pulsion d'énergie qui est la mienne. Vers deux heures de l'après-midi, je me suis surprise à penser qu'aujourd'hui était un jour de congé, du moins pour une immigrante égyptienne qui ajuste sa montre à l'heure du Caire. J'ai préparé une tisane de camomille et je suis sortie dans le jardin. Mon esprit s'éclaircit comme une eau limpide lorsque le ciel est dégagé, que le soleil brille sans brûler et que le vent prend la texture de la brise. Sauf qu'un petit froid mordant m'a incitée à nouer une écharpe autour de mon cou. Dès que je me suis assise face à la colline, la tisane de camomille dans les mains, j'ai commencé à chercher. Aucune idée ne vient animer mon cerveau. Mon esprit est comme une page de ciel bleu, pur, vide, sauf quelques bribes de nuages légers stationnés là en permanence. Le dégradé du bleu et du blanc transparent m'enveloppe d'une paix que je sais temporaire et que je souhaite voir durer jusqu'à ce que me viennent les idées qui me sortiront de l'impasse.

Je suis restée dans cet état un moment. Jusqu'à ce que parvienne à mon oreille le bruissement des feuilles jaunes

et brunes qui tombent des branches. Je me prends à imaginer que l'automne, que nous avons l'habitude de percevoir comme une nature muette, s'accompagne du crissement de pas sur les feuilles mortes, celui du vent qui traverse les feuilles pendant qu'elles sont encore sur les branches, en faisant tomber certaines alors que d'autres restent accrochées attendant la poussée.

Une gorgée de camomille, le regard tendu vers la cime penchée des arbres, et mon oreille aiguïlée capte d'autres bruits venant de la forêt, entre autres un bruit qui ressemble au pas de l'ours dont m'a parlé ma voisine. Elle disait qu'il venait la nuit à la recherche des restes d'une tarte aux pommes jetés dans la poubelle (tout comme nous le lisions dans *Mickey* quand nous étions petits) et en quête d'enfants oubliés par leur mère dans les jardins. Je n'ai pas rencontré l'ours jusqu'à présent, mais j'ai appris à mon jeune fils à se retirer doucement vers la maison s'il venait à le voir. Ce que j'entends en ce moment n'est-il pas similaire au bruit du pas de l'ours ? J'ai tapé des mains deux ou trois fois comme me l'a conseillé ma voisine. L'ours n'aime pas la confrontation, il préfère se retirer, sauf si on provoque sa colère.

Les bruits proches et lointains m'ont dégoûdée et je me suis rendu compte que la tasse de camomille avait refroidi. Je suis rentrée d'un pas lent vers la maison, pendant qu'octobre s'accrochait à ma jupe comme un ours familier, me rappelant ce qui me restait à compléter dans l'agenda du jour.

LOVE STORY

Soixante centimètres de neige accumulés dans ma rue. Ça fait deux jours que le ciel largue ses eaux sur les maisons, les collines et les chemins, et comme il fait moins quinze degrés Celsius, c'est de la neige que l'on reçoit en légers flocons têtus qui s'accumulent, recouvrant en quelques heures les toits des immeubles, les rebords des fenêtres, les voitures, les arbres et les routes. Quelquefois, quand le soleil se pointe après la tempête, les toits se glacent et brillent sous les rayons solaires, réverbérant la lumière dans des tons de blanc, de gris et de bleu ciel. La température descend encore et encore, parce que les nuages ne protègent plus la terre de la froidure des vents. Un soleil éclatant, un ciel sans nuage et un froid insupportable. D'autres fois, les nuages s'agglomèrent, le soleil disparaît pour la journée et la température monte au-dessus de zéro. La neige commence à fondre, les rues se transforment en mares d'eau froide où flottent des morceaux de glace, et les trottoirs se recouvrent de boue à cause de la pollution qui se mêle à la neige.

Les villes enneigées ne sont pas aussi romantiques que nous l'imaginons de loin. Notre vision correspond plutôt aux neiges qui recouvrent les sommets des montagnes et qui restent rutilantes de blancheur, immaculées. Avant

d'immigrer au Canada, je m'imaginai que la neige était telle que je l'avais vue dans le film *Love Story*, c'est-à-dire une source de félicité. J'ai à l'esprit cette fameuse séquence où les amoureux s'amuse à sculpter avec leurs corps un « ange de neige ». L'un s'étend sur le dos, écarte les bras et les jambes et s'enfonce en bougeant dans la neige comme dans une pâte molle. Il laisse derrière lui un grand creux qui ressemble à un ange ailé dont la robe traîne par terre. Une séquence gravée dans la mémoire des gens de ma génération comme le plus bel exemple du romantisme des années soixante-dix. Aujourd'hui, je peux imaginer mentalement la joie de ces amoureux, mais je ne réussis pas à l'incarner, peut-être parce que la neige américaine est différente de la neige canadienne ! En définitive, je ne sais comment ni pourquoi l'amour et la neige sont liés dans les films, car la blancheur de la neige et la pureté de l'amour ne correspondent qu'à un cliché idiot. Je sais cependant que la neige, considérée comme source de joie, est une question à débattre, surtout pour les immigrés du Sud tels que moi. Car dans la vie courante, derrière la porte de la maison, la situation est légèrement différente.

La tempête qui sévissait depuis deux jours s'est calmée et le soleil s'est soudain mis à briller. Je me suis retrouvée, par la force de ma pulsion et sans réfléchir, en train de revêtir mon manteau pour sortir. Les outils de travail sont placés près de la porte pour affronter les plus violentes tempêtes : des pelles de toutes les grandeurs, un balai trois fois plus épais que le balai domestique, une brosse spéciale pour balayer la neige qui recouvre la voiture, un seau rempli de sable et de sel pour faire fondre la glace transparente, glace que l'on ne voit pas et qui est l'agent sournois de chutes imprévisibles causant d'importantes fractures, une paire de bottes doublées de fourrure, plusieurs paires de

gants et des vieux foulards pour les besoins de la « nouba ». Je me place devant la porte de la maison, vêtue d'un lourd manteau et munie de gants épais, comme un soldat solitaire au cœur d'un désert de neige blanche. Pas de temps aujourd'hui pour creuser un « ange de neige ». La configuration du paysage n'incite personne à la promenade. Mais mon vieux voisin a dû sortir, obligé de promener son chien. Le chemin est rétréci, ridé comme un serpent mort. Quelques voisins ici et là s'efforcent de pelleter la neige accumulée sur leurs voitures et la lancent dans leur cour avant. L'entrée de mes voisins immédiats est claire et nette comme si la tempête avait passé au-dessus de leur maison sans s'y arrêter. La comparaison entre leur allée et la nôtre m'agace : ils ont l'habitude de déblayer leur entrée deux à trois fois par jour et ils s'appliquent à faire de petits tas égaux bien rangés devant leur maison et autour de leur jardin. L'allée menant à notre maison souffre cruellement des coups anarchiques et désordonnés de ma pelle et des callosités que forment les tas inégaux de neige qui l'encombrent et, de ce fait, la rétrécissent ; il y a juste assez de place pour rentrer et sortir.

J'ai cru que le soleil m'aiderait aujourd'hui à faire des miracles, que je passerais la prochaine heure à pelleter la neige et à former des petits tas organisés de façon architecturale, et que cette activité remplacerait le sport quotidien pour lequel ici tout le monde plaide, soi-disant parce qu'il est nécessaire à la bonne santé. Mais parce que je ne suis amatrice ni de neige ni de sport, mon enthousiasme s'affaiblit peu à peu et ma tentative décevante de concurrencer mes voisins prend fin au bout d'un quart d'heure de travail ardu. J'abandonne le projet de pelletage et laisse l'entrée de la maison telle quelle. Je retourne dépitée vers la maison (un soldat solitaire et défait) après avoir dégagé un petit

passage vers la rue et l'avoir arrosé de sable et de sel pour faire fondre la neige restante.

Depuis dix ans, ma relation avec la neige est une relation marquée par un rejet ferme de ma part et par une parfaite indifférence de la part de la neige. Je n'aime pas la glissade bien que les gens m'aient souvent conseillé de profiter des réjouissances de l'hiver au lieu de m'en plaindre sans cesse. Mais je persiste dans mon refus rituel et le film *Love Story* ne réussit pas à me faire changer d'avis.

Quand les petits lacs, les canaux artificiels et les rivières issues du fleuve gèlent, et que les Travaux publics de la ville commencent à mesurer la densité de la glace avant de permettre le patinage sur les eaux gelées, les jours de congé deviennent des jours privilégiés pour ces sports d'hiver auxquels les gens prennent tant de plaisir, ce qu'ils ne manquent pas d'exprimer fièrement. Moi j'ai peur de tous les sports d'hiver, de la glissade en luge jusqu'au ski de montagne. Et quand j'accompagne les enfants dans ces espaces, je me contente d'être spectatrice. À la limite des sports d'hiver, il y a d'autres activités hivernales auxquelles il me plaît d'assister, comme le festival Bal de neige et les sculptures de glace ainsi que le patinage artistique.

Tout le monde espère la neige pour la période de Noël et du Nouvel An. Tout le monde affirme qu'un Noël sans neige n'a pas de sens. Comme si nous dirions en Égypte que le printemps n'a pas de sens sans les tempêtes de sable du Khamsin. Cette année les gens ont reçu une quantité de neige qui dépasse leurs espérances. La neige a débuté vers la mi-novembre. Elle est tombée à un rythme étonnamment régulier, de sorte que la terre a été recouverte d'un manteau transparent qui s'est épaissi et s'est alourdi au fil des jours jusqu'à devenir un manteau polaire, donnant aux enfants la certitude que le père Noël viendrait assurément

du Pôle Nord chargé de cadeaux. Quant à moi, j'ai eu la certitude que le meilleur mois pour fêter le Nouvel An était le mois d'octobre. Celui qui précède la saison des grandes glaces.

VANILLE ET MANDARINE

Vanille et mandarine: c'est le nom attrayant d'un café-restaurant dont le propriétaire était gardien de prison, avant de renoncer à cet emploi pour servir et surveiller les clients du café. L'homme a environ cinquante-cinq ans. Il est toujours souriant et fait calmement son métier, quoique les qualités principales d'un cafetier soient la rapidité et la débrouillardise. Il va bientôt quitter la ville de Gatineau. Il dit qu'il s'ennuie parce qu'à huit heures du soir, la ville est déjà endormie. Il voudrait s'installer dans les Laurentides où les villages restent éveillés jusqu'à onze heures. Son plus grand désir est de trouver quelqu'un à qui parler pendant la soirée, car le café n'offre pas d'alcool, n'attire donc pas les nocturnes, et doit fermer ses portes au coucher du soleil. Ici la vie est délimitée par les heures, les heures par le soleil et, dès que le soleil se couche, on dirait que les gens sont obligés de se retirer dans ce qui ressemblerait à des « maisons d'obéissance¹ » qu'ils ne quitteront pas avant sept heures le lendemain matin.

Un client dit tout à coup: « Avez-vous entendu parler des suicides récents au Québec? » « Oui, dis-je. Ça ne semble

1 Maison en Orient où les maris musulmans peuvent envoyer leurs femmes si elles n'obéissent pas à leurs volontés (NdT).

pas aussi grave qu'en Suède ou au Japon.» Il rétorque: «Peut-être à cause du nombre restreint d'habitants (il y a sept millions d'habitants au Québec) mais, proportionnellement, c'est un signe de danger non négligeable.» Le cafetier commente: «Les gens sont en proie à l'ennui et au désœuvrement. Il faut faire des enfants pour peupler notre monde.» Un des clients assis au bar, le coin des intimes et des habitués, ajoute: «Nous devons cesser de nous plaindre et ouvrir les portes à l'immigration.» Le discours ne plaît pas au cafetier, qui quitte son poste derrière le bar et se dirige vers une table éloignée qu'il se met à nettoyer. Je ne me joins pas à la conversation de crainte qu'on pense que je veux prendre parti pour les immigrants contre les Québécois de souche, qui se glorifient d'être là depuis des centaines d'années. Et puis je ne veux pas perdre mes amis du café parce qu'ils sont bons, ils sont simples et ils me donnent un sentiment de familiarité, comme si j'étais assise avec mes amis du Caire au Café Riche ou à l'Estoril.

Le nom du café réfère à l'odeur du thé aromatisé, à la chandelle décorative, au savon de bain parfumé et à l'encens, que l'on peut acheter ici tout comme le café bien sûr, colombien, brésilien et arabe, des thés aux saveurs de fruits, d'épices fortes, d'érable sucré. Les thés aromatisés sont considérés comme une nouveauté prisée parce que les gens d'ici, pour des raisons de santé, le préfèrent désormais au café et ne se contentent pas de le boire juste après le repas, mais quelquefois avec le repas, à la manière chinoise, surtout le thé vert qui favorise la digestion. Certains commerces vendent des thés de très haute qualité à des centaines de dollars la livre, de sorte qu'une seule tasse de thé vaut vingt dollars et plus. Personnellement, je ne vois pas la différence, je n'ai jamais été gourmet en cuisine ou en boisson.

COLLECTION CHRONIQUE

CECI N'EST PAS UN PARADIS

Ceci n'est pas un paradis se situe aux frontières du récit de voyage, de la nouvelle et de la chronique intimiste. Ces récits qui mêlent cultures et territoires s'enracinent dans ce qu'il y a de plus touchant en l'humain: la générosité, la force et le courage. Se dessine également en arrière-plan l'image d'une Égypte en mouvement.

May Telmissany est romancière, professeure de cinéma et d'études arabes à l'Université d'Ottawa. Elle vit au Canada depuis 1998.